PREMIERE SERIE. — N° 3. MENSUEL L'EXEMPLAIRE: 16 PAGES - 30 Fr. AVRIL 1952

CONTRE COURANT

L'AGONIE DU COLONIALISME

L'APPARENCE de fidélité qui subsistait encore au cœur des populations des immenses et riches empires coloniaux français et anglais s'évanouit aujourd'hui, pour des raisons internes et externes.

La révolte s'étend, s'intensifie toujours davantage — en dépit des nombreux morts et blessés — et la certitude grandit d'une lutte acharnée et sanglante. Et parce que les blancs ne sont plus solidaires entre eux et que de nouveaux appétits, zones d'expansion et d'influence, sont entrés en lice, nombreux sont ceux qui — volontairement ou non — favorisent cet esprit de rébellion.

Arabes et Asiatiques ont hissé le drapeau de l'indépendance sur les toits des pagodes et les dômes des minarets. Hordes et tribus répondant à l'appel des agitateurs, marchent vers les grands centres pour donner de l'ampleur aux manifestations qui réclament l'expulsion des étrangers. Le levain xénophobe a de nouveau fermenté. Même les nomades se découvrent une nation. Les colonies, les protectorats, les dominions, veulent se gouverner selon leurs propres *critères*, leurs traditions, leurs intérêts. Ils en ont assez de l'arrogance des généraux gouverneurs, de la méprisantes supériorité des fonctionnaires étrangers, de leurs contrôles et de leurs extorsions. Après avoir participé à deux guerres mondiales, ils se croient majeurs et créditeurs de ceux qui les appelèrent à se battre, à mourir pour leurs intérêts nationaux et politiques. Ayant fréquenté l'école des blancs, ils ont acquis suffisamment de savoir pour renoncer à une tutelle humiliante et coûteuse.

Bien entendu les protecteurs, les dominateurs d'hier, ne l'entendent pas ainsi. Ils ont répandu le sang et investi des capitaux en terre conquise; pour ces raisons, ils s'obstinent à *croire* que cette terre est leur propriété et ses habitants leurs sujets. N'apportèrent-ils pas la civilisation, la religion, le commerce, l'école, l'église, la caserne dans ces pays arriérés, pour leur en faire cadeau? S'en iraient-ils les mains vides simplement parce que 2.000, 5.000 loqueteux, pouilleux, débouchant des sordides ruches de la Kasba hurlent: mort aux Français, mort aux Anglais? Leur dépit s'accroît à l'idée qu'ils ont eux-mêmes fomenté cet espoir de libération et stimulé la capacité combattive des hommes de couleur — qui observent aujourd'hui pour leur propre compte les règles de l'art militaire.

A satiété on a répété aux Indochinois enrégimentés qu'ils se faisaient massacrer pour les grands et historiques idéaux de liberté; aux Zoulous, Sénégalais, Hottentots, Malgaches, Malais, bouddhistes, musulmans qui mourraient pour la civilisation des grands peuples européens, qu'ils entraient de droit dans le paradis des peuples civilisés; n'a-t-on pas dit — et avec quelle solennité de style — à tous les peuples sujets — ou protégés — que leur solidarité dans la guerre consacrait leur droit à l'indépendance et les rangeaient automatiquement au nombre des nations progressistes et que dorénavant devaient être considérées comme abrogées toute discrimination de race et de couleur?

De tels propos ne furent pas tenus à des sourds ni à des oublieux. Tant de généreuses promesses — faites à des peuples chez lesquels ont levait d'innombrables légions de combattants — furent sérieusement écoutées et longuement repensées. Et quand, la guerre finie, les combattants survivants se retrouvèrent dans l'ancien climat, aussi déprimés et asservis, ils se souvinrent des promesses, pour s'avouer qu'ils s'étaient stupidement laissé tromper. Mais si on les avait cru capables, hier, d'aspirer à une vie nouvelle, pourquoi ne le seraient-ils plus aujourd'hui?

Et maintenant, quoi d'étonnant si, — profitant du gâchis dans lequel se débattent les protecteurs — les peuples qui combattaient pour eux s'insurgent et prennent ce qui leur fut promis?

Certains affirment que ce n'est pas d'exas-

pération causée par les promesses non tenues, ni un vif désir d'indépendance qui sont le fond de cette floraison de révoltes; qu'il s'agit d'une entreprise organisée par les bolcheviks dans le but de créer des difficultés à leurs adversaires. Il y a dans cette accusation quelque chose de vrai, et il est logique qu'il en soit ainsi. La Russie, qu'elle doive attaquer ou se défendre, a tout intérêt — mieux, le devoir stratégique — de créer des embarras à ses ennemis et de manœuvrer contre eux, du Népal à Saint-Domingue. ses cinquièmes colonnes. Elle s'emploie à lasser les forces adverses en Corée, en Indochine, en Malaisie, en Afrique du Nord, se donnant en protectrice de l'Islam et en défenseur du droit, des peuples d'Orient, à se libérer eux-mêmes. En chantant l'*Internationale* elle spécule sur toutes les rancœurs nationalistes, même quand l'appel nationaliste vient des princes royaux, ou beylicaux, quand les cris d'indépendance sont poussés par les gros propriétaires, les antiques esclavagistes et les sectes religieuses.

Si l'Occident n'agit pas de même, ce n'est pas par scrupules de conscience, pour éviter d'exacerber les désaccords, mais parce qu'il n'a pas su organiser ses cinquièmes colonnes. Il n'a pas su créer les sentiments et les idéologies qui lui vaudraient la sympathie des masses, lesquelles espèrent toujours en la justice sociale.

Plus avertie — partout où fermentent les exaspérations et les souffrances — la Russie a fait parler le mythe de la révolution sociale. Avec ses banquiers, ses barons de l'industrie et de l'agriculture, ses prêtres et marchands d'illusions, ses politiciens, qu'a donc apporté l'Occident pour favoriser l'enthousiasme et les adhésions? Des variations de réthorique sur de vieux thèmes déjà trop exploités.

Mais c'est faire le jeu des bolcheviks que d'exagérer leur puissance d'intrigue et l'extension de leur influence, de les croire agissant comme inspirateurs et comme chefs partout où il y a de l'agitation, où l'on se dispute le pouvoir. Ils font ce qu'ils peuvent, se réjouissant de l'impuissance des autres; habiles, souples, opportunistes, amis et alliés de quiconque est l'ennemi de leurs ennemis.

Les Occidentaux comptent sur les dollars. Mais c'est une autre chose que d'avoir la sympathie des masses, surtout quand celles-ci se chiffrent par millions. Tout ce que font les Occidentaux est subordonné à l'avantage immédiat qu'ils en pensent tirer. Les bolcheviks comptent sur la passion, la foi et l'esprit de sacrifice; mais après leur avoir reconnu cet avantage, croire que les ulémas ont fait broder sur le drapeau vert du Prophète la faucille et le marteau prouve un manque de connaissances des peuples orientaux et de leurs habitudes mentales. L'Orient s'ébranle, il est vrai, mais dans le sens de la restauration des anciens privilèges impériaux, beylicaux, féodaux. La féodalité orientale toujours masquée de patriarcat — ne déplaît pas aux fellahs; dans leurs revendications celle de la terre n'est pas incluse.

Le Tunisien, le Marocain, l'Algérien prêtent l'oreille au propagandiste bolchevik tant que celui-ci hurle contre la France, contre l'usurpation et contre l'arrogance française, mais va ensuite rejoindre les professionnels du nationalisme qui veulent être seuls à exploiter leurs domaines.

Le fellah égyptien vénère ses princes et petits seigneurs locaux, et même les trafiquants qui l'ont toujours considéré comme un esclave, un déchet social.

Ce qui domine en Orient, c'est la haine de l'étranger: haine de ses mœurs, de sa religion, de sa rapacité. Il n'est pas vrai qu'en Chine Marx ait évincé Confucius, libéral et socialement humain. Le penchant aux réformes sociales y existait déjà et les bolcheviks ne l'ont pas apporté, tout au plus l'ont-ils déformé.

La fourmilière chinoise se remettra en marche, englobant tôt ou tard les Russes dans sa haine des étrangers usurpateurs.

L'expansion de l'influence bolchevique en Inde est une autre illusion; qu'ils y tissent leurs intrigues est compréhensible, mais ils ne font pas preuve d'intelligence s'ils espèrent sérieusement grouper des millions d'individus qui ne connurent que des autonomies régionales, dans une mosaïque de petites et grandes principautés, sous un régime totalitaire. Que là aussi ils créent des embarras à leurs adversaires, cela est évident. Mais exagérer leur puissance d'intrigue est une erreur.

L'Orient, en dépit de son indolenc et de son fatalisme veut garder jalousement sa personnalité. C'est pour cette raison qu'il revendique aujourd'hui son indépendance contre l'impérialiste colonial européen et ne songe nullement à lui substituer l'impérialisme bolchevik.

Gigi DAMIANI.

APPRENEZ QUE...

... la fête annuelle de *Défense de l'Homme* aura lieu le 20 avril à 14 h. 30 dans la grande Salle de la Mutualité, rue Saint-Victor, Paris (Métro: Maubert-Mutualité). Prix des places: 200 francs.

... les camarades de Nice organisent un relais qui sera prêt dès cet été pour recevoir campeurs et non campeurs désireux de prendre des vacances à meilleur compte que dans les hôtels. Envoyer enveloppe timbrée à Roger A. Paon, 21, avenue J.-Richepin, à Nice, pour recevoir renseignements détaillés.

... l'auteur de dix volumes pacifistes ou conformes aux idées exprimées dans *Contre-courant*, Jean Souvenance, expédiera lesdits volumes franco contre 350 francs versés au compte postal 740-46 Rennes S. Grégoire, « Ar Peuc'h », Le Tertre Aubé, Saint-Brieuc.

... les « Amis de Sébastien Faure » recherchent des fascicules de l'*Encyclopédie anarchiste* (lettres A à E) en bon état. Nos amis désireux de s'en défaire adresseront leurs offres à P. Lentente, 55, rue Pixérécourt, Paris (20e).

... Mouret R., apiculteur à Croisilles par Villemeux (E.-et-L.) désire se procurer la *Voix Libertaire* du 13 février 1937 contenant un article de S. Faure et de Mouret sur un sujet analogue.

... l'œuvre de Mmes P. Deroche et O. Meunier « Chant mondial de la Paix » a été orchestrée par le compositeur Sarri et traduit en esperanto. Sont à éditer: *a*) le chant seul; *b*) le chœur à quatre voix avec piano d'accompagnement; c) l'orchestration pour musique d'harmonie. Pour toute aide à ce sujet (relations, adresses, financement) écrire à l'auteur responsable: Mme Deroche à Domblans (Jura).

TROP D'ENFANTS

Le livre de Paul Reboux dont nous avons donné un compte rendu dans le premier numéro est déjà épuisé. Nous avons eu la chance d'arriver à temps pour en acquérir les 28 derniers exemplaires. Satisfaction sera donnée aux 28 premières demandes au prix normal de l'édition. Ceux qui voudront l'avoir dans leur bibliothèque feront bien de s'y prendre sans retard car, selon l'éditeur, une réédition est plus que douteuse.

L'exemplaire: 540 fr.; franco 570 fr.; franco recommandé 595 fr.

Un néo-malthusien: Eugène HUMBERT

Puisque nous sommes sur le sujet nataliste nous rappelons le beau livre écrit par Jeanne Humbert sur son compagnon Eugène Humbert pionnier du néo-malthusianisme en France. C'est en même temps, et la vie prodigieusement active du militant, et celle d'un mouvement que les lois spéciales de 1920 ont réduit au silence... ou presque. Un bon et bel ouvrage bien présenté, copieux, intéressant à lire et à conserver.

L'exemplaire 350 fr.; franco 395 fr.; franco recommandé 420 fr.

Les deux volumes ensemble, franco recommandé: 950 francs

Ce qu'il faut dire

J'AI FUI !

Contre-courant publie en deux articles les grandes lignes des déclarations faites par le pacifiste tchèque Premysl Pitter après sa fuite de Prague. Grace M. Beaton, secrétaire générale de l'I. R. G., dit de lui, entre autres: « Premysl Pitter fut membre tchèque de notre Conseil International, depuis le début jusqu'à ce que, en 1939, tout travail pacifiste organisé fût rendu impossible en Tchécoslovaquie par l'occupation hitlérienne. Premysl Pitter se concentra alors sur le travail éducatif et social au foyer d'enfants « Milicuv Dum », qu'il avait fondé avec ses amis dans un quartier pauvre de Prague. Ils parvinrent à survivre aux nombreuses restrictions et tribulations imposées par le régime nazi. Aussitôt la guerre terminée, ils organisèrent une vaste action d'aide aux enfants et adolescents revenus des camps de concentration nazis, ainsi qu'aux Allemands venant d'être internés. Au milieu d'une vague générale de revanche, ces Tchèques délivrèrent de la faim et de l'abandon de nombreux enfants de la nation « ennemie », donnant par là une expression constructive au profond sentiment de fraternité qui est à la base de toute vraie résistance à la guerre. Cette action de secours était terminée en 1943, lorsque les communistes prirent le pouvoir en Tchécoslovaquie. Premysl Pitter fut de nouveau obligé de limiter ses activités à l'éducation des enfants du foyer « Milicuv Dum ». »

La vie difficile des pacifistes en Tchécoslovaquie

JE n'avais pas l'intention de fuir. Je ne voulais quitter ni les enfants qui m'étaient confiés, ni les amis qui avaient besoin de moi. Il me semblait que ce serait les trahir et aussi trahir mon peuple. Quoiqu'il me fût devenu de plus en plus difficile de suivre les prescriptions et ordres officiels sans conflits intérieurs, j'essayais de travailler avec mes supérieurs communistes pour les choses qui me paraissaient bonnes, ou au moins inoffensives.

Un jour, l'inspectrice scolaire me demande pourquoi je n'étais pas membre du parti communiste. Je lui donnai deux raisons: d'abord, je n'accepte pas la philosophie matérialiste, — ensuite, je ne suis pas d'accord avec les méthodes violentes que le parti emploie pour atteindre ses buts. Certains de ces buts, lui dis-je, me sont sympathiques, mais les méthodes inhumaines leur font perdre leur valeur. L'inspectrice répondit : « Nous luttons contre la réaction et contre les ennemis de classe. Les faits qui vous irritent aujourd'hui disparaîtront lorsque nous aurons supprimé ces ennemis. Je comprends que votre philosophie idéaliste ne vous permette pas d'être membre du parti. Cela ne doit pourtant pas être un obstacle à votre coopération pratique. Je préfère un non-communiste capable et honnête à un communiste incapable et malhonnête. » L'inspectrice elle-même me désigna comme président d'un des corps pédagogique du district.

Je reçus un jour l'ordre de parler à une réunion de parents, sur les institutions pour enfants et adolescents, que l'on établit en grand nombre dans les villes et à la campagne pour permettre aux mères de travailler dans l'industrie, l'agriculture et les emplois civils. Les femmes sont forcées par diverses circonstances, et attirées de différentes façons à confier leurs enfants à ces établissements, et à prendre un emploi dans la production nationale. Celui qui s'occupe d'assistance sociale a la meilleure occasion d'en observer les effets néfastes sur la vie de famille et la moralité générale. Le nombre des familles rompues va croissant, et les âmes enfantines en souffrent. C'est ce qui me fit terminer mon exposé aux parents par une citation du pédagogue populaire russe Makarenko, qui dit que la famille bien ordonnée est la base de la société socia-

CONTRE-COURANT 34, rue des Bergers Paris-15e

Téléphone: Ségur 09-68

ANIMATEURS: **Louis LOUVET** et **André MAILLE**

ABONNEMENT SIMPLE. — 260 francs. Extérieur: 350 francs (10 numéros plus 2 hors-série).

ABONNEMENTS DE PROPAGANDE. — Cinq cents francs, envoi de dix numéros ordinaires plus deux numéros hors-série, augmentés de l'envoi de quatre numéros ordinaires et un hors-série à deux abonnés possibles (adresses fournies par l'abonné), puis d'une circulaire.

ABONNEMENT DE SOUTIEN. — Mille francs, comprenant l'envoi de dix numéros ordinaires, plus quatre numéros hors-série, la différence pécuniaire étant destinée à aider financièrement Contre-courant tant que la vente n'aura pas atteint le chiffre désirable.

ABONNEMENT A L'ESSAI. — Cent francs. Envoyer une ou plusieurs adresses complètes de sympathisants. Accompagner d'autant de fois cent francs qu'il y a de noms communiqués. Expédition sera faite de trois numéros ordinaires et d'un numéro hors-série, puis d'une circulaire.

TOUT ENVOI DE FONDS doit être fait nominalement à Louis Louvet, 34, rue des Bergers, Paris-15e. Compte chèque postal: 880-87 Paris, même adresse.

PERMANENCE

Une permanence fonctionne depuis le 5 avril, 11, rue de Sévigné (métro: St-Paul), les mardis et jeudis de 15 h. à 18 h. et le samedi de 14 h. 45 à 19 h. En prendre note.

liste. « C'est pourquoi, ajoutai-je, l'établissement même le meilleur ne peut être idéal. Notre idéal, c'est plutôt la famille où la mère peut se vouer à ses enfants. » Les applaudissements des parents furent si longs et généraux que cela sembla une démonstration ouverte contre les tendances du parti sur ce point. Je me rendis compte tout de suite que cette conférence avait été ma dernière. Le comité local du parti communiste demanda que je fusse immédiatement démis de toutes mes fonctions « à cause de mes incitations contraires à l'ordre démocratique-populaire, et parce que seules des personnes tout à fait sûres du point de vue politique et idéologique sont admissibles comme éducateurs ».

Le comité municipal accéda difficilement à cette requête. Quelques dénonciations — elles abondent sous le présent régime — vinrent à l'aide de la police de sûreté. Au début d'avril 1951, on fit soudain une perquisition domiciliaire, d'abord dans ma chambre, puis dans tout le foyer. Beaucoup de choses furent confisquées, entre autres la liste des adresses de mes amis étrangers, des manuscrits et des exemplaires polycopiés d'une circulaire que j'envoyais de temps en temps à nos amis, pour les tenir au courant de la marche de Milicuv Dum et les fortifier moralement. On emmena aussi le duplicateur et des provisions de papier, ainsi que des caisses de matériel déposées chez nous en 1946 par le groupe suisse du Service Civil International pour la Paix, après son service de reconstruction dans un village endommagé à la frontière tchécoslovaque. Je fus accusé d'avoir publié des circulaires sans permission, et d'avoir incité à la révolte contre le régime existant. Le groupe suisse fut assimilé à une bande d'espions à l'aide de laquelle j'entretenais contact avec les ennemis de l'Etat. Je fus immédiatement délogé de Milicuv Dum, et l'entrée m'en fut interdite. Une directrice répondant aux exigences du régime communiste fut installée à ma place, avec tout un nouveau personnel éducatif.

En août 1951, je fus cité devant le procureur général pour interrogatoire. Je savais que je serais arrêté et envoyé aux travaux forcés. Si j'avais été en bonne santé, je serais probablement resté en Tchécoslovaquie, convaincu qu'en prison ou aux travaux forcés je pourrais donner un appui spirituel à mes camarades. Mais ma santé n'aurait pas résisté aux conditions qui y règnent. C'est pourquoi je me décidai à fuir, espérant qu'à l'étranger je pourrais mieux travailler pour la paix et la liberté d'esprit.

Le régime communiste a-t-il apporté quelque chose de positif?

Oui, j'en suis convaincu. Le pouvoir des banques et des hommes de finance a été complètement anéanti; les revenus gagnés sans travail ont été abolis; les branches de travail qui ne répondaient à d'autre besoin qu'au souci de faire de l'argent ont été supprimées (commerce intermédiaire, recommandation de marchandises et de services par des réclames, etc.); un système simplifié d'école unique a été établi; l'assurance sociale (maladie, vieillesse, etc.) a atteint une application tout à fait générale; les services médicaux ont été entièrement démocratisés.

Il y a bien des choses dans le régime communiste que la majorité des gens, quoique anticommuniste, désire conserver. Mais l'idéologie qui ne respecte pas l'individualité rend la vie inhumaine et insupportable.

La socialisation a été appliquée plus vite et plus radicalement en Tchécoslovaquie qu'en d'autres Etats satellites : le commerce privé y a déjà presque disparu, et la culture privée du sol est déjà très limitée; sous peu, ils seront rendus tout à fait impossibles. A cause de ces grands changements, les avantages et désavantages du régime communiste y sont déjà plus apparents qu'en d'autres pays. Nous y constatons que des institutions bonnes en principe sont devenues des cadres vides, des appareils gigantesques dépourvus d'humanité. A quoi bon une organisation modèle des écoles si l'instruction et l'éducation sont subordonnées à l'idéologie d'un parti? A quoi bon une culture collective du sol qui épargne du temps et de la peine, si le paysan, qui a été forcé de s'affilier à un collectif agricole, n'a plus le goût de son travail, de sorte qu'il souffre lui-même et que la productivité y perd aussi?

Premysl PITTER.

Tourisme populaire

La Côte d'Azur! Quel rêve pour de nombreux camarades. Un séjour enchanteur si différent de l'usine, du puits de mine et autres lieux d'esclavage. La nature a réuni ici des merveilles: mer, montagne, soleil et le ciel toujours bleu. La vie pour les ouvriers y est cependant aussi misérable qu'ailleurs. Le voisinage du luxe leur fait, hélas! plus que dans d'autres régions, perdre toute conscience de classe, ce qui est regrettable. S'ils participent aux réjouissances des stations, c'est presque toujours pour « servir les maîtres » dans les palaces, casinos et autres lieux où, avec suffisance l'immoralité d'une élite se repaît de prostitution et d'exhibition, étalant toutes ses tares sans pudeur. Pourquoi se gêner, tous ces crève-la-faim, « les larbins », n'ont-ils pas besoin avant tout de manger? D'ailleurs la plupart sont heureux de se frôler et de connaître ces inutiles déchets triomphants qui grouillent dans la région.

Nous voyons de nombreux cars amenant sur la côte des ouvriers de toutes régions. Pour un prix relativement « possible », un séjour de 8 à 10 jours au pays du soleil est offert. Bien entendu, rien n'est omis: balade sur les corniches, visite des jardins et musées, excursions en montagne et parfois en mer. Séjour trop court, mais dont chacun gardera le souvenir comme d'un voyage au pays du rêve.

Que dire de cela? Simplement que tous ces passages se font en éclair. Que l'esclave admis pour un jour au paradis de ses « Maîtres » n'a le droit de regarder que ce qu'il... peut voir. La mer bleue, la montagne aux roches rouges, les plantes toujours vertes et les panoramas splendides. Excursion rapide au cours de laquelle, camarade, tu goûteras l'illusion d'être enfin dans ce pays de rêve jusqu'alors réservé aux privilégiés. Mais à aucun moment il ne te sera possible de les voir eux, dans tout leur sadisme. Ton séjour si bien réglé, c'est en même temps une soupape de sûreté contre ta soif d'évasion et un bandeau sur tes yeux. Tu pourrais être tenté de venir voir ce qui se passe. On t'y conduit avec un horaire étudié et bien réglé. La nature t'accueille comme un milliardaire, elle, si bien même que, saoul de soleil, d'images magnifiques, de grand air, tu ne vois plus ce qu'il faudrait regarder. Pris au charme, tu te laisses bercer et dans la villa, les « Palaces », tes maîtres reprennent confiance et ne se gênent plus pour afficher un luxe dont tu crois être le bénéficiaire.

Je n'ai nullement l'intention de décourager les camarades qui désirent profiter de ces voyages, AU CONTRAIRE. Depuis cinq ans j'habite cette région et chaque jour, la trouve plus belle. Je voudrais seulement que la magie de cette terre merveilleuse ne fasse pas oublier aux « vacanciers » que ce luxe, c'est leur sueur qui le paye. Il faut vous libérer de la tyrannie qui impose aux uns le travail pénible pour donner aux autres la fortune, clef de toutes les jouissances. Songe, camarade, à ce que quelques heures de joie te coûtent de travail, de fatigue et parfois de danger. Va en vacances. Profite au maximum de ces instants de vie, mais n'oublie jamais que si le travail est nécessaire pour créer les éléments de notre existence, nous devons exiger et établir une répartition équitable de l'effort, ainsi qu'une jouissance égale des richesses naturelles ou produites par nos bras. A ce moment seulement tu goûteras la joie de vivre, et les voyages seront populaires.

Roger-A. PAON

CE BEAU CLAIR DE LUNE

A l'aube a disparu
Le dernier soldat vert
Dans une auréole de poussière.

Je suis bien seul, ce soir,
A regarder la mer,
Et son flot moutonnier
Qui ronronne tranquille,
Et la lune arrondie,
Et son clair sur la ville
Dans une auréole de poussière
D'or.

Et voici ce rocher
Sous l'algue et sous la mousse
Qui vibre de mystère
Et voici cette flaque
Dans la blondeur du sable
Où la mer vient et claque
Qui s'illumine en la nuit douce.

Les rumeurs du jour s'estompent,
Les clameurs, les appels,
Les courses, les chansons...
Plus rien qu'un souvenir, maintenant,
Sur la mer,
Dans l'auréole de poussière
D'or.

Cette étoile brillant
Au-dessus des toits blancs
Et ce nuage de chimère,
Ces irréels flocons errants
Dans l'auréole de poussière
D'or.

Je suis bien seul ce soir,
Pour regarder la mer:
Les autres, enfiévrés,
Parlent des soldats verts
Et n'ont d'autres soucis que la mort,
Le désert
De leur passion,
Leur rancune, la misère
Dans une auréole de poussière...

C'est sans doute orgueilleux,
Et c'est peut-être vain
D'être seul à rêver
Dans un soir si serein...

D'être seul à rêver
Sous la tendre lumière
A ce jour enfin qui viendra
Où le dernier des derniers soldats
A l'aube disparaîtra
Dans une auréole de poussière.

Henri FROSSARD

(*La Route*)

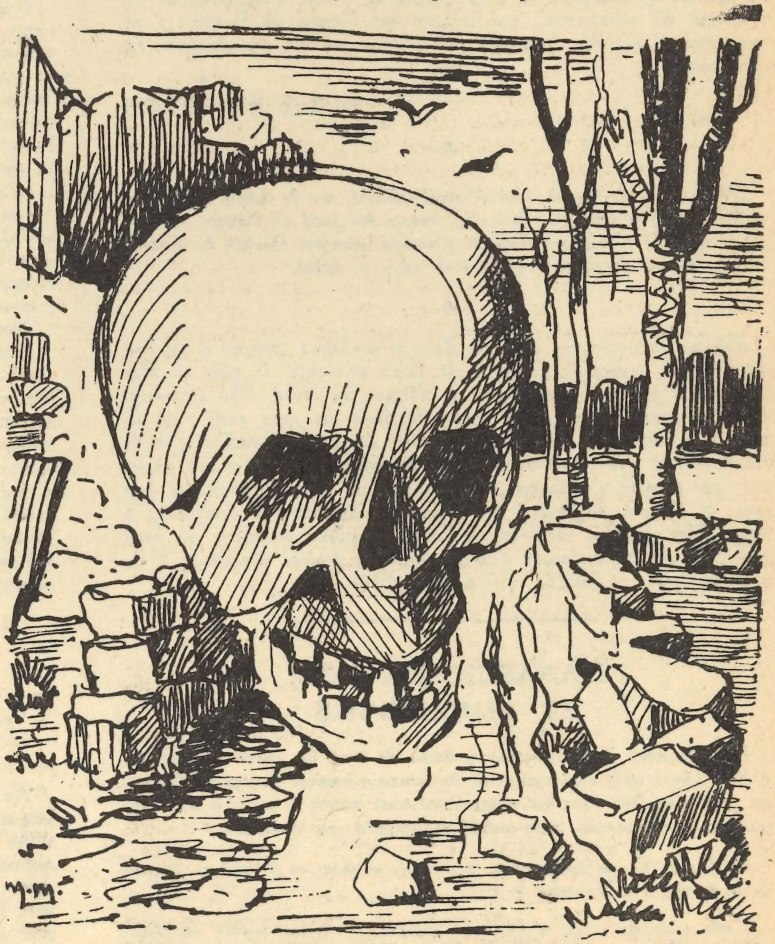
Notre correspondance...

TEMOIGNAGE ALGERIEN

Mon vieux Louvet. — Pas mal ton *Contre-courant* mais le « témoignage algérien »! Jamais je n'ai entendu rien de pire en fait de langage raciste, d'incompréhension, de mépris de l'indigène (voire de haine) même dans la bouche des pires colonialistes, même parmi les parasites, commerçants ou autres, qui sévissent sur la côte du Maroc. A moins que ce que tu nous offres là ne soit un pastiche des arguments colonialistes. Il y a longtemps que le correspondant en question a quitté la France, cela explique qu'il oublie qu'on pourrait presque en dire autant du peuple français.

Evidemment il y a du vrai, sans doute, dans ce qu'il dit, mais s'il reproche aux indigènes de ne pas traiter leurs femmes comme des êtres humains certaines choses font sourire. Par exemple le voile est peut-être idiot mais ce n'est pas plus une marque d'esclavage de voiler sa figure que ses seins. Beaucoup de femmes en France voudraient bien qu'il y ait des séances de théâtre ou de cinéma pour femmes seules: leurs maris ne pourraient les y accompagner, ce qui leur éviterait d'y aller. A Casa j'ai eu l'occasion de voir des femmes ayant « cessé la carte » devenues ainsi indépendante. On ne divorce pas si facilement en France.

Pacemulo a-t-il essayé de couper une procession avec sa voiture



dessin de Maurice MONTET

ou — ce qui nécessite encore plus de cran — avec un vélo, dans une campagne bretonne? A-t-il essayé de traverser, cigarette aux lèvres, chapeau sur le crâne, mains dans les poches, une place publique où se déroule une revue militaire durant que l'on hisse le drapeau, qu'on joue la *Marseillaise* ou que l'on sonne *Aux Morts?*

Que beaucoup d'intellectuels nord-africains soient des conservateurs sociaux, moraux ou religieux c'est vraisemblable. Il suffit pour le croire de les juger d'après la moyenne des intellectuels occidentaux. Il est soi-disant difficile de se faire un jugement sur les autochtones quand on habite loin? Cette chanson-là, et sa suite, on la connaît. Ce n'est pas seulement celle des Français d'Afrique du Nord ou d'Afrique noire c'est celle aussi des Allemands ou des Russes parlant des Polonais, celle des Allemands parlant des Russes ou des Français, celle des Américains parlant des Européens, des Gringos parlant des Mexicains, celle des commerçants, industriels, intellectuels parlant des ouvriers, celle des citadins parlant des paysans.

Au fait, nos braves colonialistes oublient une chose : il y a en France des centaines de mille de Nord-Africains, avec un peu de bonne volonté on peut les convertir. Pour ma part, en trois ans, de Saint-Denis, j'ai reçu et travaillé au milieu de Nord-Africains, Espagnols, Italiens, Auvergnats, Bretons, Polonais et, plus nombreux, de Franco-Parisiens ou Français moyens. Si je me croyais autorisé à classer les différentes « nationalités » je mettrais les Nord-Africains au second rang, juste après les Espagnols.

Quand un type, qui se prétend encore anarchiste, approuve les méthodes d'autorité, eh bien! il y a de l'abus. Il devrait dire qu'ayant été anarchiste il regrette de ne plus pouvoir l'être. C'est, paraît-il, un objecteur de conscience... qui compte sur l'appui de l'armée et se fait protéger par elle. Comment peut-il ainsi justifier son objection de conscience?

Dr Eug. BROCHARD

⁂

L'ami Saïl Mohamed nous a aussi adressé, sur le même sujet, une philippique à sa manière. Nous lui avons demandé de l'étayer d'arguments afin de la publier dans le prochain numéro. Ensuite le docteur Hellas tentera de faire le point pour clore le débat.

⁂

Puisque nous sommes en plein dans le problème africain il est bon de protester contre la politique de force pratiquée de plus en plus violemment par nos gouvernants en Afrique du Nord. Non seulement la déportation est un crime contre le droit des gens mais c'est en plus, en l'occurrence, une fameuse sottise. De quoi réconcilier Chenik, Bourguiba et leurs amis avec leurs adversaires et aggraver une situation qui pouvait s'améliorer avec un peu de compréhension, de bon sens, et d'esprit de justice. Et puisque la puissance « protectrice » devra plier bagages un jour ou l'autre pourquoi se priver du beau geste? M. de Hauteclocque n'est pourtant pas général. Dommage, il en a les méthodes et l'étoffe. — La Rédaction.

L'ANARCHISME HIER ET AUJOURD'HUI

En attendant la distribution gratuite de tous les biens et services, si l'on admet qu'il faut conserver la monnaie comme moyen d'échange, on peut considérer que les usagers ont tout intérêt à avoir à leur disposition une monnaie aussi stable et parfaite que possible.

C. Q. F. D. a bien voulu, autrefois, publier un article en faveur de la monnaie « Universo ».

Cette monnaie visait à être une mesure de valeur sujette au minimum de fluctuations possibles et à pouvoir libératoire universel (affranchissant donc les usagers des restrictions nationales. Je gagne mon argent en France, le dépense au Japon si tel est mon bon plaisir), et impliquait l'établissement d'une autorité supranationale pour son émission, en l'occurrence les Chambres de Commerce les plus importantes du monde qui en réglaient et contrôlaient la circulation.

Il résulte que l'anarchiste — libéré de la sujétion nationale dans ce domaine — devait accepter une réglementation mondiale en matière monétaire. Estimez-vous, camarades, que cette réglementation puisse être compatible avec les aspirations anarchistes?

Je crois qu'anarchie ne signifie pas désordre et, qu'ici, l'ordre peut être assuré par l'ensemble des Chambres de Commerce qui sont des émanations de citoyens intéressés au bon fonctionnement de la production et des échanges.

Cela pour répondre à votre étude « L'anarchisme hier et aujourd'hui. »

Paul JAUZIN

NOUVELLES DU JAPON...

Depuis la défaite du Japon six ans ont passé. Nous, jeune groupe de la Fédération anarchiste du Japon, envoyons notre première lettre aux camarades de tous les pays dans le but qu'on nous aide à créer un solide mouvement anarchiste chez nous.

En un jour le Japon monarchiste fut transformé en pays démocratique « socalled », semblable aux pays européens, ce qui était déjà arrivé à la Russie à la suite de la première guerre mondiale. Mais le Japon ne peut sortir de la confusion de la guerre et chez nous persistent les pires sentiments dus à la tradition.

N'ayant pas eu de période de renaissance le peuple japonais oscille entre le désir de suivre les forces réactionnaires ou de se rallier à la tendance totalitaire communiste. Il ne comprend pas que ces forces et cette tendance conduisent au fascisme, à la négation de la liberté individuelle. Naturellement existent aussi ici les mots: démocratie, capitalisme et communisme. Selon nous la démocratie réelle viendra de l'anarchisme, elle *est* l'anarchie. Il n'y a pas de degrés pour atteindre la démocratie réelle, la révolution commence et, en même temps que la vraie démocratie, l'anarchie existe!

Les gens n'ont pas d'idées précises et fermes sur cette théorie aussi sont-ils attirés par les mouvements factices; mais nous croyons fermement qu'au fond de l'esprit du peuple dort le désir de la liberté anarchique et l'espoir d'une société bien faite basée sur les principes de l'anarchisme.

Aiguiser ce désir, voilà notre devoir.

Dans notre pays le marxisme veut être la théorie dominante de la révolution. Mais l'horreur de la dictature russe nous incitent à ne pas être assez fous pour répéter une telle expérience. Pourtant ce danger augmente avec le développement du capitalisme. Nous devons combattre mais les pamphlets, livres, brochures sur l'anarchie sont très rares. De plus le seul magazine de la Fédération anarchiste japonaise a des difficultés financières. Nous pouvons lire anglais, français, allemand, esperanto, espagnol. Nous comptons sur les anarchistes de tous les pays pour qu'ils nous envoient: brochures, revues, livres, journaux qui seront très utiles à notre mouvement, à nos réunions, à notre propagande.

Saburo ISHIDA,
c/o Kyoko Kamenori
227 Kawaramachi-Kojinguchi
Kamigyo-ku, Kyoto
Japon.

...ET DE L'INDE

Au moment de mettre sous presse nous recevons par avion une longue lettre d'Acharya, notre ami indien, qui nous annonce des nouvelles fort intéressantes pour *Contre-courant*. Une personnalité indienne fort connue là-bas tente une expérience de grande envergure. Ses conceptions philosophiques tendent depuis quelque temps vers l'anarchisme et il ne paraît pas impossible qu'elle consente sous peu à nous accorder une collaboration intermittente. Nous sommes heureux de l'annoncer dès aujourd'hui, à nos amis.

Libertaires et pacifistes
de Roumanie

Panaït Misoïu n'était pas un éditeur au sens commercial du terme mais un serviteur désintéressé de la culture en réalisant tout le travail du traducteur, du commentateur et du propagandiste. Il vivait comme un anarchiste pauvre dans une société mercantile. Mais riche d'espoirs et de dévouement, solidaire des camarades des autres pays.

J'ai esquissé son portrait dans mes *Pérégrinations Européennes* quand Max Nettlau — que j'ai visité à Vienne en 1930 — m'a demandé des nouvelles de lui. La petite chambre toute bondée de paperasses de Nettlau m'a rappelé celle de Musoïu. Mais celui-ci habitait alors dans une maisonnette badigeonnée, à moitié enfoncée dans une cour fangeuse, quelque part dans une banlieue de Bucarest. Les brochures formaient une double muraille, jusqu'au plafond. C'était le dépôt de la « Bibliothèque de Revista Ideei ». Au milieu un lit de fer et une petite table. La porte toujours ouverte. S'il n'était pas là un bout de crayon posé verticalement sur un feuillet blanc vous invitait à écrire un mot.

Une centaine de manuscrits attendent leur tour pour l'impression. Musoïu sait très bien entasser dans ses brochures les caractères menus qui vous donnent un livre complet en quarante-huit pages. Il a des colporteurs bénévoles et des abonnés fidèles. Il mène la vie d'un ermite, mais libre. Il reçoit la chemise de flanelle de la part d'un ami de New-York, les chaussures d'Italie, le paletot de je ne sais où. Il mange pour deux jours dans la famille d'un camarade, il disparaît pour un mois ou deux à la campagne dans le vignoble d'un ami « parvenu » ou à la maison de repos des écrivains en Ardeal. Il est toujours vigoureux, calme, mesuré, les poches pleines de manuscrits et d'imprimés. Il édite sans cesse des traductions, car n'ayant plus sa revue il n'écrit plus d'études originelles. Sa générosité est livresque ; il vous offre des brochures dès que vous lui dites bonjour. Il épargne l'argent, mais le destine aux imprimeurs. Et il trouve des linotypistes qui travaillent pour lui, par pure amitié, quelques heures en supplément.

Quand Nettlau m'a demandé combien il y avait de véritables anarchistes en Roumanie, j'ai dû confesser que « dans notre pays l'anarchiste est considéré comme un épouvantail ». Pour les enfants et les bourgeois c'est un type sauvage, au visage dur, aux cheveux longs et en désordre, portant souvent une lavalière nouée comme une corde de pendu. Dans sa poche on trouve une bombe ou au moins une dague.

Max Nettlau m'a bien compris. Sauf Musoïu, je ne pouvais pas nommer un autre « véritable anarchiste ». Pourtant Musoïu était l'homme le plus doux et le plus paisible. Sa force explosive résidait dans les brochures qu'il diffusait infatigablement, indifférent aux changements de régimes. Plus tard il a quitté sa chambre de banlieue pour en remplir trois autres dans le centre de la ville. Il a échappé, durant la guerre, aux bombardements ; les bouleversements de la dictature, l'occupation nazie et la « révolution » l'ont laissé sain et sauf. Il est mort le 14 novembre 1945, après la « libération » de la Roumanie, toujours lucide et actif, le jour même de son quatre-vingtième anniversaire.

Naturellement le nouveau régime — déjà subordonné aux bolchevistes — a fait l'éloge ...de ce « précurseur du socialisme » ; mais la presse dirigée ne savait plus rien de l'immense travail libertaire que Misoïu a accompli sans parti, sans prébendes, sans le confort de la bureaucratie politique et policière qui règne en Roumanie, comme dans tous les autres pays où s'est installé l'absolutisme étatiste, qui n'est ni « révolutionnaire », ni « populaire », ni même « démocratique ».

Quant aux autres libertaires roumains, s'il y en a encore, ils ne peuvent plus se manifester ouvertement comme nos camarades de Bulgarie. L'opposition est plutôt souterraine. Si l'on trouve dans la presse roumaine un article signé d'un ancien compagnon de Misoïu c'est qu'il a fait son *mea culpa* ou qu'il essaye de concilier la chèvre et le chou.

Enfin Neagu Negulesco a publié avant la guerre quelques ouvrages de littérature sociale. C. Brudariu deux brochures sur le progrès des peuples, sur la paix et la culture de l'humanité. A. Galatzeanu a donné lui aussi une petite collection de brochures *Pagini libere* dans le même esprit que *Revista Ideei*. Après deux revues sporadiques, *Cultura Omulni* et *Pagini libere* d'allure éclectique et malgré ses préférences pour les classiques libertaires il s'est laissé entraîner vers les compromis politiques « du moment ».

(*A suivre.*)

Eugen RELGIS

L'abondance des matières nous oblige à reporter aux numéros ultérieurs quelques articles annoncés comme devant paraître dans celui-ci.

LES NOUVELLES PACIFISTES

Je crois utile de publier ici ce rapport du *War Resisters' International* au moment où les « Partisans de la Paix » vont réclamer pour l'Allemagne le droit d'avoir une armée. — Bernard SALMON.

LA REMILITARISATION ALLEMANDE

A la fin de la première guerre mondiale, l'Allemagne fut désarmée; il était entendu par la Préface à la Section V du Traité de Versailles, que c'était une préparation pour le désarmement général. Les Alliés n'honorèrent pas cette promesse et ce défaut donna le prétexte du réarmement de l'Allemagne par Hitler.

A Yalta, en février 1945, Churchill, Roosevelt et Staline déclarèrent: « Nous sommes décidés de désarmer et de disperser toutes les forces armées allemandes » et « d'écarter des services publics et de la vie culturelle et économique du peuple allemand toute personnalité nazie et militariste ».

Dans la déclaration de Potsdam d'août 1945, Attlee, Truman et Staline affirmèrent que « le militarisme et le nazisme allemands seront extirpés et les Alliés, d'accord maintenant et dans l'avenir, prendront toutes les mesures nécessaires pour assurer que l'Allemagne ne menacera plus jamais ses voisins ni la paix du monde ».

On réalisa en effet un système détaillé de procès et de purges des chefs militaires et politiques allemands. Actuellement cette politique est renversée et toutes les promesses ici mentionnées sont négligées.

L'Allemagne de l'Ouest deviendra une partie de « L'Europe Defence Committee » (E.D.C.) (défense commune de l'Europe: France, Italie, Pays-Bas, Belgique, Luxembourg et la République fédérale allemande) jouissant avec ces pays d'une égalité militaire et recevant la permission d'organiser une force aérienne tactique et de rétablir la manufacture des armes. Le 21 janvier 1952, Theodor Blank, Ministre de la Sécurité dans le gouvernement de Bonn, annonça les détails pour la conscription de 300 à 400.000 Allemands âgés de 19 à 21 ans.

La nouvelle armée de conscrits allemands sera forcément dirigée par des officiers d'expérience, c'est-à-dire du régime Hitler. Beaucoup d'entre eux sont déjà responsables de ces nouveaux développements. Certains ont été libérés de prison dans ce but.

Partout en Allemagne s'exprime l'opposition à la politique de remilitarisation que le gouvernement Adenauer cherche à imposer. L'opposition sociale-démocrate, bien que non opposée officiellement au réarmement, s'incline devant le point de vue antimilitariste de ses membres et demande qu'il y ait une élection générale sur ce point.

On a assisté à des protestations spontanées des étudiants, des travailleurs, des femmes et de toutes sortes d'organisations. Le comité du Parti Bavarois a déclaré qu'en consentant (sans consultation préalable avec les gouvernements des Etats que forment la République) à une contribution allemande à la défense, le gouvernement Adenauer a agi d'une façon inconstitutionnelle. Il y a eu des grèves de protestation dans plusieurs industries. A Stuttgart, plus de mille personnes ont pris part à « une marche silencieuse », le 27 janvier 1952, jusqu'au cimetière militaire de la ville; la marche fut organisée par le Comité d'action des femmes.

« La Ligue du secours pour la Paix en Europe » qui n'est ni une nouvelle organisation pacifiste ni un parti politique, a comme but d'unir dans une action commune tous ceux qui sont d'accord pour s'opposer à la remilitarisation de l'Allemagne de l'Ouest et à ce qu'elle soit incorporée dans le bloc militaire de l'Ouest.

Le numéro de février de « Die Friedensrundschau » (organe de la Section allemande de l'I.R.G.) porte l'appel à la nation allemande contre le réarmement, publié par la Ligue du secours. Cet appel affirme : « Nous sommes convaincus que le réarmement et l'union avec le bloc de l'Ouest sont des politiques dangereuses. A peu d'exceptions près, le peuple allemand refuse instinctivement l'idée de réarmement. Le sens commun politique aussi bien que le sentiment populaire s'oppose au réarmement allemand.

« Le réarmement de l'Allemagne de l'Ouest ne diminue en rien le danger de la guerre; au contraire, il l'augmente et augmentera aussi la tension internationale. L'Union Soviétique exerce son pouvoir sur 20 millions d'Allemands. Elle ne tolérera point passivement le réarmement de l'Allemagne de l'Ouest. »

Selon le « Rapport Allemand Démocratique » (journal publié dans la zone Est) du 15 février, une réunion exceptionnelle du Congrès bavarois syndicaliste le 10 février adopta à l'unanimité la proposition suivante: 1° admettre l'Allemagne de l'Ouest dans le système défensif dit de l'Ouest rendrait impossible l'union paisible de l'Allemagne; 2° la remilitarisation baisserait encore le niveau de vie dans l'Allemagne de l'Ouest, lequel est déjà bas; 3° exiger que les leaders syndicalistes étudient les mesures essentielles pour empêcher la création d'une nouvelle armée.

« Ces mesures essentielles comprendraient naturellement l'arme de la grève générale », déclara Max Woenner, Secrétaire des Syndicats bavarois. Selon lui, les journaux bavarois de dépendance américaine auraient exprimé la menace qu'on se servirait des soldats contre les grévistes.

Il n'y a pas de doute que la plus forte demande pour le réarmement de l'Allemagne vienne des Etats-Unis. Le 12 février, à la Chambre française, on exprima une opposition amère — exprimée surtout par un député mutilé qui avait été prisonnier dans le camp de concentration de Buchenwald. Le Parti Socialiste obligea le gouvernement français à accepter des modifications nombreuses au sujet du réarmement allemand. Ces modifications tendent à ajourner et à réduire au minimum le danger. Entre temps, en Allemagne même, on constate une accentuation marquée dans l'action policière contre les démonstrations pacifistes et les activités contre la conscription. Le Conseil National de la P.P.U. (Section britannique de l'I.R.G.) a écrit au Ministre des Affaires Etrangères pour attirer son attention « sur le fait que les autorités en Allemagne imposent ce qui semble être une interdiction de toutes les réunions organisées pour discuter du réarmement allemand ». On cite comme exemple l'interdiction par la police d'une réunion où devait parler Stuart Morris, Secrétaire général de la P.P.U.

En tant que pacifistes, les Sections de l'*Internationale des Résistants à la Guerre* s'opposent au réarmement de l'Allemagne, ainsi qu'à tout réarmement, préconisant la politique de désarmement total de toutes les nations (même unilatéral si nécessaire), seul espoir d'un monde aspirant à la paix.

Harold F. BING, *Président.*
Grace M. BEATON, *Secrétaire.*

L'ANARCHISME, HIER ET AUJOURD'HUI

JEUNES ET VIEUX

Sur le terrain de la juste révolte,
Les vieux n'ont pu que creuser le sillon.
Vous, maintenant, préparez la récolte;
Puisse être belle et riche la moisson.

Lorsque Sébastien Faure, à la fin de certaines de ses conférences, et malgré ses soixante-dix ans passés, entonnait, comme un appel à la jeunesse, ces strophes d'une chanson qu'il avait composée et mise en musique pour elle, il lui eût été difficile d'envisager, même de loin, la façon singulière dont son message serait accueilli de nos jours.

C'est sans aménité, parfois grossièrement, que l'œuvre de propagande des anciens est jugée par les nouveaux venus aux thèses anarchistes. Vieux c..., littérature de gâteux, et j'en passe, sont monnaie courante lorsqu'il s'agit d'analyser l'action ou les écrits de ceux qui à leur corps défendant — subissant l'amende et la prison — ont permis à nos idées de se frayer un chemin sur le terrain social.

Entre la vénération religieuse de l'ancêtre et l'injure prête à jaillir, il y a, je pense, une marge dans laquelle il est bon de se tenir.

Comment pareille mentalité a-t-elle pu naître et se développer ? Il faut en rechercher l'origine dans la « cassure » dont fut victime l'action libertaire entre 1939 et 1944.

Jusqu'aux premiers jours de la drôle de guerre, le recrutement anarchiste avait lieu par le canal des journaux, des meetings, des conférences, des réunions, des affiches, des tracts, des groupes, auxquels s'ajoutait le travail personnel des militants dont l'activité, en matière de prosélytisme, était primordiale.

La guerre a brusquement interrompu le rythme. L'occupation allemande a paralysé quasi totalement ce qui pouvait rester d'allant chez nos propagandistes.

Puis le temps a passé. Le besoin de se retrouver entre soi, d'échanger des idées chères a joué son rôle. Des camarades se sont rencontrés, ont décidé de faire « quelque chose », et c'est ainsi qu'a pris corps ce que certains ont appelé la résistance libertaire. Tout au moins sur le plan parisien, car il y eut des activités différentes à Marseille, dans la région Vichy, Saint-Etienne, Lyon avec lesquelles Paris établit un contact précaire.

Ce n'est pas mon propos d'analyser ici les bases idéologiques de ce rassemblement clandestin. Cela entraînerait trop loin. Mais il est certain que les préliminaires du divorce entre jeunes et vieux datent de là.

Et lorsque, fin 1944, notre presse reparut, la séparation s'opéra sans bruit, les militants de l'avant-guerre ne ralliant qu'en nombre infime la nouvelle organisation anarchiste.

Question d'affinités ? Peut-être. De méthodes ? Sûrement.

Ceux que nous appelons les vieux (sans y attacher un sens péjoratif) avaient les leurs. Ils les considéraient comme les seules bonnes, les seules efficaces, les seules éprouvées. Ceux qui relevaient le flambeau en inscrivant au fronton de l'œuvre nouvelle les noms de Louise Michel et de Sébastien Faure n'avaient que mépris pour les anciennes méthodes qu'ils trouvaient périmées, désuètes, voire enfantines.

Nous en sommes toujours là. Et parce que les uns et les autres s'obstinent dans une attitude déraisonnable, la stagnation, sinon la régression, est proche.

Qui a raison? Qui a tort? Chacun pour sa part, c'est certain. Rester chez soi en jouant les désabusés n'empêche pas que les événements des douze dernières années ont modifié profondément les données anciennes de problèmes qui se posaient avant 1900.

De l'autre côté, vouloir tout avaler en jouant les matamores de la sociale, parler sans cesse de révolution — en laissant entendre qu'elle est imminente — n'ayant ni les moyens ni les hommes pour la faire est un procédé qui ne peut abuser longtemps les crédules suiveurs.

La solution, à mon humble avis, est hors des attitudes tranchantes. Je ne suis pourtant point pour le « marais »; en l'occurrence, il me paraît urgent de faire de part et d'autre les concessions nécessaires. De les faire sans arrière-pensées.

Seules, la bonne entente et l'union fraternelle des « jeunes » et des « vieux » peuvent donner au mouvement anarchiste une vigueur renouvelée.

Et l'hommage du vieux Sébast destiné aux jeunes aura gardé tout son sens:

N'attendez pas jeunes gens la vieillesse;
Attelez-vous à la tâche à remplir.
Brève est la vie et le temps passe et presse,
N'oubliez pas qu'en vous est l'avenir.

Louis LOUVET.

Prochain article : La presse anarchiste.

N. B. — Temps et fonds manquent un peu pour *Le temps des précurseurs* (suite de *Aux sources de l'anarchie*). J'étudie en ce moment la possibilité d'une sortie régulière sur 32 à 48 pages, au même format, de fascicules non brochés (moins onéreux). D'ici fin avril la décision sera prise et communiquée aux lecteurs de mon *Histoire mondiale de l'anarchisme.* — L. L.

Nous ne sommes pas "COMMUNISTES LIBERTAIRES"

IL n'y a pas crise de l'anarchisme. Même quand il est contraint de disparaître légalement, l'anarchisme est toujours vivant au cœur des hommes, parce que la vie se révolte continuellement contre les conditions imposées par les plus forts. Plier sous le joug n'est pas forcément renoncer.

Ce qu'il y a, c'est l'invasion de certains milieux libertaires par des néo-anarchistes, et même de faux anarchistes, plus ou moins décidés à transformer l'idéal et le mouvement en un vague magma de politiques « gauchistes ». Ceux qui croient qu'il suffit d'être contre le parlementarisme et les régimes d'oppression pour être anarchistes; ceux qui pensent qu'on les attendait. Ceux pour qui le mot anarchie est un épouvantail tel qu'ils veulent le réformer, prétextant, pour vouloir s'en défaire, qu'il fait peur « aux autres ». En réalité, c'est à eux-mêmes qu'il est instinctivement un repoussoir. Ils ne l'aiment pas

tout simplement parce qu'ils ne sont pas anarchistes, parce que leur tempérament, leur éducation, les en éloigne. Peut-être malgré eux.

L'anarchisme est un état d'âme autant qu'un mode de vie. On est anarchiste parce qu'on naît ainsi. Le comportement de l'homme, dès l'enfance, est anarchiste. C'est l'ambiance, la volonté des parents et des éducateurs qui le transforme et le déforme. C'est pourquoi le journal *Le Monde* pouvait dire un jour: « L'homme de la rue est anarchiste par tempérament. »

Il ne peut donc y avoir crise de l'anarchisme. Il y a manque de prise de conscience, pour une grande partie de la population. Cela vient de ce que nous manquons d'un pôle de ralliement, de moyens d'expression, et que nous utilisons mal ceux que nous possédons.

⁂

On est aujourd'hui « communiste libertaire ». Cela fait bien. On se sent plus léger, on se rapproche du commun des mortels, on est avec M. « Tout-le-monde », on n'est plus défavorisé par cette vilaine étiquette d'anarchiste. On croit ainsi attirer au mouvement ceux du « grand parti » qui en seraient mécontents. On ferme les yeux sur la gangrène dont sont atteints les partisans de Staline. On oublie leur acceptation, déjà lointaine, de disciplines les ayant transformés en robots. C'est qu'on a conservé pour eux une douce sympathie, celle qui unit d'anciens coreligionnaires. Ainsi le mouvement anarchiste est envahi de dissidents du parti communiste qui ne peuvent se débarrasser de méthodes et d'une morale acceptées d'autant plus facilement qu'un naturel petit bourgeois les y poussait. Au nom du « communisme libertaire », des journaux deviennent de vagues et insignifiantes feuilles, prétendant à l'humour rosse et répétant l'*Humanité*. On y trouve des appréciations dont l'énormité confine à l'ignorance. On y lit avec étonnement des horoscopes sur tel ou tel parti. On organise sur le mode bourgeois des conférences de presse où la recherche de la popularité ne semble pas être le moindre mobile. On réglemente la vie du mouvement. On lance un saugrenu « troisième front », comme des enfants jouant à la petite guerre. Pris dans le jeu des disciplines, on balance à tout hasard des ukases, des exclusives. La pente étant glissante, on dénigre systématiquement et rinforzando ceux qui prétendent au refus. On laisse traîner la suspicion, le doute, sur les mécontents, qu'on baptise fous, ratés, pour les besoins de la cause. On ferme autoritairement les colonnes des journaux aux malpensants. Les moyens d'expression deviennent les armes d'équipes s'érigeant en gouvernements. On cherche à « épurer » par des assemblées et des votes à l'esbrouffe. On se pose en quasi-conspirateurs, on fait la chasse aux « fuites ». Après quoi, on s'étonne de la baisse catastrophique des tirages. Ce serait le contraire qui serait étonnant.

⁂

Nos « communistes libertaires » sont en réalité des égarés dans le mouvement anarchiste. Bien que dangereux, ils ne peuvent le démolir. L'opportunisme parfois outrancier, le réformisme, l'autoritarisme, le sens de la hiérarchie dont ils ne peuvent absolument pas se débarrasser, prouvent que ce ne sont là que des bolcheviks mécontents (ne pas prendre ce mot dans un sens péjoratif). Ils ne sont venus au mouvement que parce que le P.C. les décevait. Certains, considérant carrément les anarchistes comme des primaires, — le mot est de l'un d'entre eux, — ont pensé trouver là un tremplin facile pour se faire connaître. Ils se sont imposés à force d'insistance. Il en viendra d'autres. Il en viendra toujours. Chaque génération fournira son contingent. L'anarchie n'en saurait souffrir, pour la bonne raison qu'elle se suffit à elle-même, qu'elle est aussi vieille que le monde, contrairement au marxisme et à ses dérivés.

Il faut une organisation, parce qu'on ne peut rien sans cela. Il faut savoir se plier à certaines circonstances, profiter de certains moments. Mais il faut être circonspect.

⁂

L'anarchisme semble être en régression numériquement depuis l'ascension du P.C., laquelle a influencé ceux des anarchistes dont la conviction était peu solide, parce que surtout livresque. Or l'anarchisme ne s'apprend pas. On ne cherche pas à être anarchiste. On l'est ou on ne l'est pas. En perdant ces éléments flottants, toujours à la recherche des « masses », le mouvement s'est fortifié. Cette décantation était nécessaire.

Tous les anarchistes ne sont pas dans les divers mouvements anarchistes. Nombreux sont ceux qui s'ignorent dans toutes les couches sociales. Ce n'est pas la classe ouvrière qui fournit le plus gros contingent. L'anarchisme exige une élévation de pensée, mineure dans le prolétariat. Simple constatation. La masse telle qu'on la conçoit est moutonnière. Les moutons sont contraires à l'anarchie. Si l'anarchisme doit sortir un jour d'une révolution, ce ne seront pas les ouvriers qui la fomenteront. Il est d'ailleurs utopique d'espérer en une révolution violente. Il faut d'abord qu'elle se fasse dans les esprits. D'où la nécessité d'une presse résolument anarchiste et carrément à contre-courant, refusant les faux-fuyants, le réformisme, les concessions. Cela n'implique pas la rigidité. Il existe un universel dégoût, une lassitude, dont se ressentent tous les groupes philosophiques.

⁂

Le défaut que portent en eux bien des anarchistes, c'est l'impatience. Laquelle est souvent le fait de la misère, ou de la révolte ardente contre tous les conformismes.

S'il est vrai qu'on ne doit pas attendre que les régimes bourgeois, ou de force, s'écroulent d'eux-mêmes, c'est une autre erreur d'espérer en la violence salvatrice. L'histoire, même proche, nous enseigne que la suppression de l'ennemi ne résout rien. Nous devons nous armer de patience. C'est notre meilleure arme. Elle doit nous permettre de nous regrouper, avec ou sans embryon d'organisation. Le moyen, c'est le journal ou la revue où chacun participe selon ses possibilités, fait connaître ses désaccords. Il ne s'agit pas de démocratie, cette vieille foutaise usée, délabrée, traînée, moquée. Il s'agit tout simplement d'anarchie.

Si nous savons tous faire le peu d'efforts nécessaire pour nous regrouper, nous aurons beaucoup moins à attendre. Chacun dans sa sphère peut lutter selon son jugement.

Nous n'avons pas à porter l'étiquette de « communistes libertaires », parce que nous restons anarchistes.

Sans crainte du ridicule.

Fernand ROBERT.

MANIÈRES DE VOIR

Brasser les idées, provoquer des controverses sur ces idées, et par cela même rendre le journal vivant, est un des buts de *Contre-courant*. Les articles insérés dans cette rubrique n'auront certes point l'agrément de tous nos lecteurs, mais il ne peut en être autrement si nous voulons avoir dans notre organe un coin réservé à la libre discussion ou à la controverse courtoise.

La violence révolutionnaire

Nous savons bien que la lutte ouverte contre les institutions actuelles, pour la destruction du capitalisme et de l'Etat, pour la disparition de l'exploitation du travail et la réalisation de la fraternité universelle par la libération économique des peuples, soulève un problème que trop de pacifistes, nouveaux mystiques, n'examinent qu'à contre-cœur: celui de la *violence révolutionnaire*. C'est alors qu'intervient chez eux une conception étriquée de l'*humanisme* rendant inadmissible le recours à la force, quelles que soient les circonstances, et aboutissant à la non-violence qui se traduit, si souvent, dans les faits, par l'acceptation de la servitude.

Notre respect de la sensibilité et de la personnalité humaines, notre certitude que l'individu ne doit pas être délibérément sacrifié à la société, nous interdisent à nous aussi de prêcher la violence et de porter atteinte à la vie. L'existence est une chose sacrée dont aucune législation ne saurait légitimement décider. Mais, ajouterons-nous, l'existence ne se conçoit pas sans la liberté. Et la première (l'existence) ne sera effective, totale, que par la faculté d'user de la deuxième (la liberté).

Sous prétexte de pacifisme, faudrait-il demander aux peuples d'Espagne, de Russie et d'ailleurs, qui gémissent sous le joug des dictateurs, de se tenir tranquille, et d'accepter le statu quo pour *éviter toute effusion de sang?* Sous prétexte de paix et de non recours à la violence, faudrait-il inciter les peuples du monde démocratique et bourgeois à accepter indéfiniment la dictature économique, politique, intellectuelle et morale qui pèse sur eux? Faudrait-il, aussi, que les populations coloniales, victimes des abus les plus barbares, les subissent jusqu'à la fin des temps?

Faudrait-il faire oublier à tous les opprimés, que malgré l'hypocrisie de toutes les législations qui veulent masquer leur servitude, ils ne sont pas libres, que la liberté est la première des choses qu'ils doivent conquérir, et que pour ce faire ils peuvent être amenés à combattre *par la violence* les forces oppressives qui, par la violence *codifiée* (lois, police, armée) s'imposent à eux?...

La paix? Mais, où ces pacifistes attardés la voient-ils présentement? A l'échelle mondiale, et sans même qu'il soit besoin de s'étendre sur les guerres de Corée et d'Indochine, ne sommes-nous pas socialement et moralement en guerre? Les guerres civiles, « impérialistes », ou coloniales, sont-elles autre chose que la conséquence d'une structure sociale contre nature, et d'un milieu ambiant dans lequel les esprits ont bien du mérite, s'ils parviennent à s'élever?

C'est au nom de l'*humanisme*, que tant de pacifistes éprouvés rejettent les conceptions subversives, effectivement révolutionnaires, de la lutte contre la guerre. Or c'est au nom de l'humanisme que nous revendiquons pour tous les hommes le droit à la liberté, et que nous n'accordons pas à une partie d'entre eux la faculté de monopoliser, fût-ce au nom de la loi, où de la « paix », l'exercice de ce droit.

Par tous les abus qu'il permet, le privilège blesse la plus grande partie des hommes dans leur chair comme dans leur cœur. Pour durer, il doit empêcher à la pensée de se développer. Nous disons qu'il est contraire à la nature humaine, qu'il ne tient aucun compte de la sensibilité personnelle. Il met obstacle à l'éclosion de la personnalité qu'il fait se replier sur elle-même et rend impossible l'harmonie collective.

C'est dans la mesure où leur esprit n'est pas déformé, où leur cœur n'est pas insensible, où leur corps n'est pas endolori par la souffrance, que les hommes, se dressant contre ce qui les opprime, vont jusqu'à la révolte. Révolte venant du cœur, touché dans ce qu'il a de meilleur, mais se transmettant à tout leur être, les poussant enfin physiquement à l'action, une action qui sera d'autant plus violente que la blessure aura été profonde. C'est par une explosion de forces morales, spirituelles et physiques, que la révolte se manifeste, et alors ce peut-être, avec tous ses heurts et la violence qu'elle est susceptible de comporter, la révolution sociale.

Le pacifisme bon enfant, qui néglige ces vérités fondamentales au profit d'une sensiblerie préjudiciable à la véritable sensibilité, tourne le dos au but qu'il prétend poursuivre. Mais le plus grave est qu'au passage il neutralise des énergies qui, sans lui, viendraient renforcer l'action de ceux qui œuvrent pour la *transformation sociale*, pour la réalisation de la *paix sociale*, condition essentielle, pour que soit évitée la guerre. C'est en cela qu'un certain « pacifisme » est contre la paix. Et c'est pour cela que dans l'intérêt de la paix, il y a lieu de le combattre.

Henri BOUYE.

Le syndicalisme et les intellectuels

Nous savons que depuis que les syndicats ouvriers existent, divers groupes politiques (deux principalement, l'un précédant l'autre) se sont arrogé le privilège de « représenter » la classe ouvrière, ce qui veut dire — si les mots ont encore un sens — que le prolétariat ne possède pas la capacité de s'affirmer par lui-même.

D'où vient cette prétention des gens de partis, et, d'abord, d'où viennent ces gens?

Nous qui connaissons l'histoire de notre classe, nous savons que l'organisation ouvrière ne leur doit rien, car elle est née avant eux. *Durant la longue suite des siècles, les compagnons de métier se sont admirablement défendus et entr'aidés, sans aucun secours extérieur, et les compagnonnages ont pratiqué une solidarité auprès de laquelle*

celle des syndicats actuels paraît bien mesquine. Or, il ne faut jamais perdre de vue que les sociétés de compagnons — qui ont au cours des temps rendu à leurs adhérents tous les services que ceux-ci en attendaient — n'ont jamais été troublées par des préoccupations d'ordre idéologique.

L'ancien régime n'a pourtant pas manqué de sophistes, littérateurs et idéologues. Ignorant les ouvriers, ils vivaient en parasites, prodiguant les plus basses flatteries aux princes et aux grands pour en tirer des écus. En ruinant les anciennes classes dirigeantes, la Révolution de 89 devait tarir la source d'où les intellectuels avaient de tout temps tiré leurs revenus, mais — et c'est le fait qui domine notre époque — elle allait imposer la fiction du peuple-roi, et l'ère du bavardage sociologique, avec comme conséquence la pullulation des intellectuels et littérateurs, pour la plupart faméliques, les nouveaux dirigeants — les chefs d'industrie — se montrant moins enclins que les anciens à céder à leurs viles flagorneries.

La classe ouvrière, dont les rangs s'épaississaient corrélativement au développement de l'industrie, était leur victime désignée. Puisque la profession de conseillers des princes ne rendait plus, on donnerait des chefs au nouveau souverain, le peuple. Et le peuple ignorant ne pouvait que s'ébahir devant les subtiles déductions de la sociologie diplômée.

J'avoue avoir moi-même cédé — vers ma seizième année — au vain entraînement de la dialectique pseudo-révolutionnaire: mission historique des prolétaires, négation de la négation, construction du socialisme, tactique de classe, plans et autres sornettes.

Mais nous savons maintenant à qui nous avons affaire; en dépit de quelques ouvriers déclassés qui servent de décor aux états-majors, les partis sont des syndicats d'intellectuels. Leur revendication est le pouvoir. La classe ouvrière est le moyen. « Flagorneurs du peuple, flagorneurs de la bourgeoisie, flagorneurs des rois, flatteurs de tous les pouvoirs, toujours prêts à saluer l'amphitryon où l'on dîne... » (Proudhon, article de journal, mai 1848.) L'amphitryon, c'est le prolétariat; il paye, il sert à table, il ramasse les miettes et il se fait démolir par les flics dans les manifestations pendant que les chefs restent planqués dans leurs états-majors.

Nous ne pourrons échapper à cette lèpre qu'en rompant par la violence avec les partis. Nous ne voyons de solution que dans le repliement de la classe ouvrière sur elle-même, que dans cet isolement de toutes les autres classes ou castes qu'ont connu les anciens compagnons, moins leurs rivalités, bien sûr. C'est pour avoir mesuré les ravages causés dans nos rangs par l'abaissement des consciences consécutif au bulletin de vote et aux saloperies idéologiques que nous en sommes arrivé à cette conclusion.

Marcel GUENEC.

De la hiérarchie

LA HIERARCHIE DES VALEURS

Les arguments un peu simplistes des défenseurs de la hiérarchie des valeurs sont nombreux. « Il est ridicule de comparer un savant, un Pasteur avec le balayeur ou le manœuvre », nous disent non seulement les défenseurs du système capitaliste, mais bon nombre d'ouvriers.

Posons d'abord une question préalable: aurait-on connu Pasteur si un autre avant lui avait découvert le sérum contre la rage? Il est fort probable que Pasteur serait resté un parfait inconnu bien que ses efforts dans les recherches eussent été aussi poussés que ce qu'ils le furent.

Et à ceux qui rejettent le manuel comme un être inférieur, de second plan, nous posons aussi cette question : Pasteur aurait-il pu se livrer à ses expériences si les souffleurs de verre n'avaient pas existé pour fabriquer éprouvettes et cornues ? Autant de questions sur lesquelles vous devez réfléchir, mais qui ne sont que secondaires à côté de la situation sociale qui fut celle d'un Pasteur — puisque nous l'avons pris comme exemple.

Supposons un instant qu'il eût des parents extrêmement pauvres et qu'il ait travaillé la terre dès son plus jeune âge; que ses parents ne l'ait envoyé à l'école et qu'ainsi il ne sache pas lire, — ce qui n'était pas rare à l'époque où il vivait, — il est certain que Pasteur serait resté un ouvrier agricole gagnant maigrement sa vie. Un autre, peut-être, plus tard, aurait trouvé le sérum ! Le fait est là. Il n'abaisse pas Pasteur, mais il n'abaisse pas non plus celui qui aurait pu se substituer à lui.

On fait beaucoup de choses avec des suppositions, direz-vous ? D'accord, on pose des problèmes d'arithmétique et qu'on le veuille ou non, malgré l'ordre des chiffres, il n'y a pas de hiérarchie des valeurs parmi eux. Il suffit même d'oublier un zéro pour que le problème soit faux.

Qu'auraient été Pasteur, Joliot-Curie ou autres, si aucun paysan n'avait cultivé le blé ou les pommes de terre, si aucune femme n'avait eu le courage de traire les vaches, si aucun ouvrier n'avait fondu le fer, travaillé le bois, soufflé le verre, si personne n'avait voulu tisser des étoffes ou construire des maisons ?

Pour en finir avec l'exemple de Pasteur, disons que, si ce dernier n'avait pas eu des relations dans les hautes sphères, si ses opinions politiques, philosophiques et religieuses n'avaient pas été en concordance avec les tenants du pouvoir de l'époque, il n'aurait pas eu de crédit et aurait été obligé de chercher un travail plus lucratif. L'affaire Joliot-Curie en France est une preuve de ce que nous avançons. Chassé des recherches atomiques pour ses opinions politiques, Joliot-Curie continue son travail avec une aide extérieure.

L'homme n'a de valeur que s'il sert un puissant. C'est la seule justification, pour les tenants des régimes d'autorité, de maintenir leur hiérarchie. Mensonge entre tous les mensonges.

La hiérarchie des valeurs est la plus grande duperie au monde. C'est pour cela que tous les tenants de l'Etat la défendent. Ainsi que les faux révolutionnaires soviétiques. Pour justifier leur autorité et pour justifier aussi cette arme redoutable contre le prolétariat, cet instrument de division des travailleurs qu'est la hiérarchie des salaires.

LA HIERARCHIE DES SALAIRES

Je ne m'étendrai pas sur celle-ci. Tout ce qui précède suffit à la condamner sans appel. Dans la société actuelle, il n'y a pas un bifteck d'ouvrier ou de contremaître, il y a le bifteck tout court. Chaque homme, quelles que soient ses capacités physiques ou intellectuelles, a une fonction indispensable dans la société et, en conséquence, il est inutile de perdre du temps à démontrer que l'égalité économique et sociale est une nécessité.

Ceux qui n'ont pas encore compris cela sont à plaindre!

Raymond BEAULATON.

Nos camarades de la *Commission d'Etudes anarchistes* annoncent la parution d'une feuille: *L'anarchiste* qui sera adressée aux lecteurs de *Contre-courant* qui en feront la demande à: Auchère, 9, rue Edgar-Quinet, à Malakoff (Seine). — Joindre 5 francs en timbres pour le port.

DANS LA JUNGLE AUTORITAIRE

Propos d'un Paria

MEURTRES

« Je veux du sang à la une! » disait ce patron de journal à ses subordonnés qui s'ingéniaient aussitôt à lui procurer un « beau » crime qu'ils s'arrangeaient ensuite à rendre sensationnel.

Cela c'était hier. . .

Aujourd'hui c'est à toutes les pages de votre quotidien que le sang s'étale en larges flaques.

Ce ne sont que suicides et assassinats, l'un suivant l'autre parfois.

Je l'aimais trop, je l'ai tuée. Il me trompait, je l'ai empoisonné. Il était vieux et malade, j'ai chargé mon amant de m'en débarrasser. Je voulais hériter..., etc.

On tue pour tout et pour rien.

Un jeune chirurgien, habile en son métier, tue sa femme, son garçonnet et sa petite fille avant de se donner la mort. Pourquoi? Crainte du déshonneur paraît-il. Alors pourquoi faire payer les autres?

Nous avons reçu l'ordre d'exécuter ce jeune homme, déclaraient aux assises deux anciens policiers de la résistance qui, se croyant couverts, ont été tout étonnés d'écoper 10 ans d'emprisonnement. Tuer pour eux, ce n'était pas un crime. Pas plus que d'étrangler courageusement un gosse de 12 ans qui aurait pu donner des renseignements sur un réseau.

Résistance! que de crimes furent commis en ton nom... et dont la plupart resteront impunis, couverts qu'ils étaient par la fameuse ordonnance d'Alger.

La vie humaine en cette joyeuse époque ne valait pas un pet de lapin. Les tortionnaires de tout poil pratiquaient une sereine émulation. Et elle n'a pas l'air d'avoir pris de la valeur — la vie — si l'on en juge par la lecture des faits divers et des communiqués de guerre.

Ces derniers nous donnent parfois le chiffre des pertes en vies humaines en Corée et en Indochine et l'on s'empresse de faire ressortir que l'ennemi a été le plus éprouvé. Ce qui, pour certains, est une consolation.

Et puis, soyez tout à fait rassurés, on fera beaucoup mieux. Les progrès de la science mis au service de la folie et de la bêtise humaines nous préparent des hécatombes qui n'auront rien de comparables à celles auxquelles nous avons eu la chance d'échapper.

Tirez! disait l'autre. Dieu reconnaîtra les siens. Pauvre Dieu! quel boulot!...

Et le gars Jésus avait bonne mine de proclamer: « Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté! »

La bonne volonté de s'entretuer, sans doute...

Pierre MUALDES

LE DRAME DE MELUN.

La mort de l'ouvrier Gadois à Melun est une des choses les plus lamentables qu'il soit. Elle ne dépasserait pas, cependant, l'importance d'un fait divers tragique si la propagande, qui est en grande partie responsable du drame, ne s'en était emparée pour les besoins de sa politique antiaméricaine. Un cortège de grévistes défile. Surviennent des camions de l'armée américaine. Certes, ils eussent été mieux à leur place sur les routes du Texas, mais en tout cas ils étaient là, conduits par des soldats. Les soldats sont rarement diplomates et la foule toujours absurde. Allez savoir ce qui s'est passé exactement ! Cris. menaces, violences, peur, tout a joué. Un homme écrasé par le véhicule a été relevé après l'algarade. S'il se fût agi d'un camion français, vingt lignes auraient suffi aux plus acharnés des progressistes staliniens. Un camion russe aurait déchaîné les clameurs d'une autre presse. La voiture étant américaine, le patriotisme franco-soviétique de l'*Humanité* et de ses succédanés s'est donné libre cours dans des articles violents dénués d'impartialité. C'est dans l'ordre des choses actuelles. Hélas !

UNE SALE BOITE.

Ces manifestations ouvrières, consécutives à la grève dans un établissement industriel des environs de Melun, étaient suivies très attentivement par les feuilles communistes et, entre autres, *Libération* avait envoyé sur les lieux un photographe chevronné chargé de tirer quelques clichés destinés à illustrer les articles se rapportant aux événements en cours. Occupé ailleurs, et n'ayant pas le don d'ubiquité, il eut le malheur de ne point se trouver prêt à opérer au moment de la bagarre. Ce qui déchaîna l'ire de son administration qui le licencia, à son retour, pour faute professionnelle! Ce n'est pas trop mal déjà pour un journal d'extrême-gauche qui vit de la « défense » de la classe ouvrière. Mais le plus beau, c'est qu'on chicane à présent sur le paiement des indemnités dues pour ce renvoi excessif. Nous signalons le fait à la consœur *L'Humanité* pour sa rubrique des sales boîtes.

MILLE ENVOIS ont été faits, comportant les 4 premières et les 4 dernières pages de ce numéro, pour aviser de notre parution et faire connaître nos tendances à des lecteurs susceptibles de devenir des abonnés. Nous les avisons que le numéro normal a 16 pages et qu'il sera porté à 20 pages dès que nous aurons recueillis 400 nouvelles adhésions. Les nouveaux abonnés peuvent encore faire partir leur abonnement du n° 1. Mais il n'en reste guère qu'une centaines. Précisez-le.

Votre abonnement est terminé. Renouvelez-le, Merci

Si vous en avez les moyens souscrivez un abonnement de soutien

BIEN INFORMES !

Dans un numéro du début de mars, le même *Libération* confiait à un journaliste signant P. M. le soin de faire le compte rendu de l'attribution, cette année, des prix Fénéon. L'article débute ainsi : « Félix Fénéon est cet anarchiste, tout d'abord compromis dans l'affaire de la « bande à Bonnot » qui devint collectionneur de tableaux et s'illustra dans le journalisme en créant la rubrique des faits divers en trois lignes. » Avec ça, le lecteur est servi. A quelque vingt près, il est exact que Fénéon passa aux Assises. Mais c'était au procès des Trente en 1894. Il eut en cette occasion des réparties foudroyantes. Comme l'avocat général, ayant reçu un paquet malodorant, se lavait les mains en protestant, du banc des accusés s'éleva la voix du mordant anarchiste: « Depuis Ponce-Pilate, on ne s'est jamais lavé les mains avec autant d'ostentation. » Il eut les rieurs de son côté et finalement fut acquitté, ainsi que tous ses coinculpés politiques. Si P. M. a besoin de renseignements sur l'anarchisme, nous lui en fourniront bien volontiers. Ses chroniques y gagneront en exactitude.

JOUVET FAIT ECOLE.

On sait que le mercredi des Cendres se célèbre à l'église Saint-Germain l'Auxerrois — réputée depuis la Saint-Barthélémy — une messe traditionnelle dite « de Willette » à la gracieuse intention des artistes qui doivent mourir dans l'année. C'est d'un goût douteux, mais cette messe est très suivie par les « crabes » de toutes espèces. L'année dernière, le pseudo-anarchisant Jouvet avait tenu à réciter lui-même la fameuse prière que composa Willette en 1914: « Ceux qui te saluent, Seigneur, avant de mourir... » Très heureux de l'hommage, ledit Seigneur rappela à lui le comédien. C'est là la pieuse formule consacrée. Cette année, Jean-Louis Barrault, succédant au R.P. Riquet, récita ce morceau choisi d'éloquence sacrée. Tout comme Jouvet, Barrault passait pour un homme de gauche. Un tantinet « cocoïsant » même. Sur quoi se fondent les réputations! En tout cas, maintenant, et jusqu'à la Saint-Sylvestre, Jean-Louis n'a qu'à tenir bon la rampe. Le Seigneur a l'œil sur lui.

MOWGLI.

Science et armements

LA découverte de l'énergie atomique peut être considérée, dans l'évolution de l'humanité, comme une étape inévitable; mais comme toutes les découvertes scientifiques, elle est utilisée par les forces mauvaises que nous nous efforçons de mettre au ban de la société humaine. C'est un sophisme dangereux de déclarer que la science n'a jamais provoqué les guerres et, par surcroît, c'est une imposture d'affirmer que la nouvelle découverte peut les supprimer.

Certes, nous ne contesterons pas la noblesse des sentiments qui inspirèrent l'abandon des gaz de combat et autres toxiques ou bactéries, dans la poursuite de la guerre de 39-45. Mais, les poisons radio-actifs émanant des engins atomiques, capables de détruire en quelques heures les cellules du sang, ne paraissent pas retenir l'attention des gouvernants se déclarant pacifistes, bien que poursuivant une course aux armements de plus en plus onéreuse. Contrairement aux affirmations de Paul Reynaud, cette dernière mène tout droit à une nouvelle conflagration.

Examinons où en est le développement des recherches poursuivies dans les laboratoires des sorciers modernes. Nous arrivons au moment où l'homme n'est plus sûrement capable de maîtriser les appareils de combat qu'il invente et construit, et, qui plus est, lui demandent de supporter des pressions dépassant largement les limites physiques de son organisme; on observe également que les réflexes qu'il doit avoir, dans un temps constamment raccourci par l'augmentation des vitesses, entre la perception de l'adversaire et son attaque, rendent difficile l'action indispensable pour agir à la fois sur la commande de l'appareil, l'ordre de tir et surtout pour éviter la collision. Les progrès réalisés dans la vitesse des machines volantes sont incompatibles avec les réflexes humains qui demeurent invariables (aucun sérum, ni aucun entraînement ne peut accroître les flux nerveux ou la vitesse des muscles).

Néanmoins, après l'observation du lieutenant Jabara qui, après de durs combats, en automne 1950, dans le ciel de Corée, écrivait: « Pour moi, une demi-heure de combat sur « Sabre », à réaction, vaut cinq heures de lutte sur « Mustang » (moteur à piston) ; c'est dur..., très dur... même à 27 ans. », il convient d'ajouter qu'aux limitations de l'homme, se superposent celles de la technique qui se heurte à présent au mur du son. Franchissant malgré tout cette limite, on substitue présentement à la très grande portée des B-36 de 160 tonnes, des quadrimoteurs B-47 dont la vitesse est égale, sinon supérieure à celle des chasseurs les plus rapides, actuellement en service. De plus, la mise au point du triréacteur B-51 léger, permettra d'obtenir un appareil nettement plus rapide que les meilleurs chasseurs à l'essai dans les centres d'expériences. Pour pallier les défauts des turbulences soniques qui rendent instables la plate-forme de tir, des recherches sont en cours pour munir les engins radio-guidés, d'une *tête pensante*, capable de modifier la trajectoire initiale qui lui a été imprimée, pour l'amener vers son objectif. Ce cerveau électronique est rendu indépendant des accélérations aussi bien que des variations de pression et de température. Le « Firebird », d'une longueur de trois mètres, pesant deux cents kilos, peut être lancé par un avion en plein vol, et se trouver guidé ensuite, par radar, vers sa proie où une fusée spéciale entraîne son explosion.

Des perfectionnements analogues aux torpilles sous-marines capables d'infléchir leur course suivant l'évolution de leur cible pour finalement l'atteindre, apportent aux « rocket » dotés d'un cerveau électronique, la possibilité de discerner leur proie et de la rattraper pour la détruire en un vol supersonique. Plus besoin d'avions de chasse pour la stratégie de demain; à partir de confortables abris bétonnés, les pilotes commanderont les engins d'attaque en les dirigeant sur les avions ou engins ennemis.

André MAILLE

A nos collaborateurs

Les articles arrivent très nombreux. Trop longs pour la plupart. Nous étouffons déjà dans nos seize pages; il en faudrait le double ou une parution plus accélérée. Cela viendra, tout le laisse prévoir, mais en attendant soyez concis, faites court. Nous avons comme programme d'aborder dans chaque numéro le maximum de sujets, vous nous aiderez donc en vous étendant le moins possible sur celui que vous traitez.

COUÉ ou PAVLOV ?

Le nombre de gens qui prétendent travailler à notre bonheur est incalculable. Politiciens, dictateurs, Eglises, partis, etc., recrutent à qui mieux mieux sur ce thème. En attendant, par le pipage de nos suffrages dû à nos désirs messianiques, beaucoup vivent confortablement.

A son tour, dans Défense de l'Homme, *Bernard Malan devant la faillite des panacées destinées à nous rendre heureux nous suggère d'avoir recours à de nouveaux thaumaturges et à leur nouveau traitement: la psychanalyse.*

Je crains, une fois de plus, que le remède ne soit pire que le mal en remettant notre cérébralité entre les mains de spécialistes qui, comme le docteur Knock, voient un malade en puissance dans tout individu bien portant. Malan, lui-même, reconnaît que « vivre parmi les névroses provoque une déformation professionnelle ».

Si je comprends bien, le but de cette méthode, inspirée des travaux de Freud, serait d'influencer nos pauvres cerveaux à la manière de Coué. A moins qu'on ait recours aux « réflexes conditionnés » de Pavlov qui feront de nous des chiens savants et couchants, heureux de leurs chaînes, contents de leur sort. Des essais de ce genre enlèveraient bien du souci à nos hommes d'Etat. Malheureusement pour ces derniers les expériences de Pavlov ont révélé qu'il y avait des caractères de chien réfractaires à ce savant dressage. Ce qui nous laisse quelque espoir à la pensée que les hommes n'échapperont pas à cette exception, ce qui rendrait précaire l'emploi du traitement.

Avant d'entreprendre la conquête du bonheur il serait nécessaire qu'on nous donne de ce dernier une définition. Pour les uns c'est gagner beaucoup d'argent, coucher avec une femme désirée, avoir une voiture, faire des voyages; pour les autres: dominer, commander, courir des risques, cependant que certains préfèrent la sécurité du chien à l'attache. D'autres ambitionnent de fonder un foyer avec de nombreux enfants et certains avoir plusieurs femmes et pas d'enfants. Pour le plus grand nombre c'est manger, boire, s'offrir les jeux du cirque. Pour une élite c'est la possibilité de s'adonner à l'étude, à la recherche, aux arts. Mais, même pour ceux-ci, combien se demanderont tout comme le docteur Faust, à la fin de leur vie, à quoi ont servi tant de veilles, abouti tant d'efforts.

Ce court résumé indique que le problème est plus complexe qu'il n'apparaît à première vue. Seules les Eglises ont réalisé, par un subterfuge — paradis des chrétiens, houris des musulmans — l'idée du bonheur éternel, le plaçant hors de notre portée et de notre contrôle.

Il est à présumer qu'aucune société, aussi évoluée soit-elle, ne parviendra à donner le bonheur à tous ses membres, d'autant plus que ce bonheur est en chacun de nous, que nous en sommes individuellement comptables, et qu'il est à la mesure de nos virtualités. Tout au plus pouvons-nous demander à la société de nous permettre de les développer pour les actualiser.

Laissons donc les psychiatres soigner les malades; c'est même une signe des temps qu'il ait fallu créer une nouvelle spécialisation pour combattre les maladies mentales — le mal du siècle — qui semblent dénoncer soit une carence physiologique, soit l'impuissance pour notre système nerveux de s'adapter à une civilisation artificielle, instable, changeante. S'il faut en croire certaines enquêtes cette maladie prendrait des proportions catastrophiques, particulièrement aux U. S. A. où plusieurs millions d'individus seraient atteints de troubles mentaux « A. Carrel ». Peut-être la science pronostiquera-t-elle un jour que nous avons moins besoin de psychiatres, de sérums et de vaccins que du retour à une existence moins fiévreuse, plus adéquate à l'organisme humain.

Quant aux bien portants — s'il en reste encore dans nos sociétés désaxées — qu'on se contente de leur donner un régime social où ils pourront développer leurs aptitudes par la lutte, nécessité vitale, chacun s'efforçant d'atteindre sa conception personnelle du bonheur. Celui-ci est aussi varié que passager et la meilleure société sera celle où chacun pourra travailler à son propre perfectionnement pour la satisfaction de ses besoins physiologiques, sexuels et mentaux. Point n'est besoin de faire intervenir de savants spécialistes pour obtenir ces résultats. Il suffira, pour retrouver l'équilibre perturbé par l'existence factice que nous menons, de revenir à un genre de vie plus normal et rationnel, de faire des corps sains, des esprits éclairés, curieux et compréhensifs, aptes à jouir de la vie non en lui demandant l'impossible « bonheur », mais des joies variées et changeantes comme la nature humaine.

Alphonse BARBE.

SOYEZ CET AMI

Contre-courant ne vit, et ne veut vivre, que de sa vente, du dévouement et du soutien pécuniaire de ses amis.

Pas de protecteurs financiers, — mécène ou organisation, — pas de fortune personnelle chez ses animateurs; c'est dire que son administration doit compter avec la ponctualité des réabonnements et la rentrée d'abonnements nouveaux.

Car nous voulons gagner de nouveaux lecteurs.

Pour cela, nous n'avons pas le choix, quant aux moyens. L'envoi d'exemplaires à domicile est à peu près le seul abordable. Il est souvent décevant.

Si vous recevez notre visite, ne dites pas, pour vous excuser vis-à-vis de vous-même, après tout je n'ai rien demandé. Vous n'avez pas été choisi au hasard, mais recommandé à nous d'une manière ou d'une autre, et nous pensons avoir droit au préjugé favorable.

Ne craignez point d'être importuné. Pas de recouvrement postal ou autre carte forcée, mais l'espoir d'une adhésion spontanée ou d'un refus courtois.

Voyez derrière notre feuille l'administrateur qui doit boucler un budget, et surtout le propagandiste qui s'emploie à faire pénétrer partout la pensée libertaire si méconnue, à soutenir l'action pacifiste si nécessaire en nos tristes jours.

Vous ne nous avez rien demandé. C'est vrai. C'est nous qui sommes venus chercher, chez vous, un ami compréhensif prêt à nous aider dans la tâche ardue que nous avons entreprise pour l'avènement d'un monde plus harmonieux.

***

La négligence est aussi pernicieuse que l'hostilité. On peut ne pas partager nos vues, s'être abonné et que le journal déçoive. Un mot priant de cesser l'envoi, le refus au facteur, la remise au guichet de la poste (bande intacte) ne sont point des gestes coûteux. Si le journal plaît, pourquoi lui marchander un quart d'heure d'attente à la poste? Ou remettre sans cesse l'envoi de sa quote-part?

CONTRE-COURANT.

Service de Librairie

Les prix, indiqués entre parenthèses, s'entendent port payé. Pour plus de sûreté, il est mieux de recommander l'envoi en ajoutant 25 francs à la commande. Certains titres sont en nombre restreint et susceptibles d'être majorés lorsque le stock sera renouvelé. Envoyer les fonds nominalement à Louis LOUVET, 34, *rue des Bergers, Paris-15e (Chèque postal:* 880-87 *Paris).*

NOS EDITIONS

LIVRES. — *J. Grave,* La société mourante et l'anarchie (230). - *Séb. Faure,* L'Imposture religieuse (310). - *L. Louvet,* Aux sources de l'anarchie (125). - BROCHURES : G. *Berneri,* La société sans Etat (30). - *Ch.-A. Bontemps,* L'esprit libertaire (15). - *P. Colombani,* La vérité sur la franc-maçonnerie (30). - *A. Lapeyre,* Le Problème espagnol (30). - *P. Lapeyre,* De Gaulle tout nu (30). - *L. Louvet,* Découverte de l'anarchisme (25). - *A. Maille,* Le problème démographique (20). - *J. Vassivière,* La virginité chez la jeune fille (30).

EDITIONS DIVERSES

(après entente avec les éditeurs)

SOCIOLOGIE : *Albert Ch.,* Le Socialisme révolutionnaire (100). - *Bakounine,* Confession (330) ; Dieu et l'Etat (125). - *P. Besnard,* Le monde nouveau, éd. orig. (230) ; L'éthique du syndicalisme (100). - *Ch.-A. Bontemps,* Le démocrate devant l'autorité (135). - *L. Buchner,* Force et matière (285). - *Cafiero,* Abrégé du *Capital* de Marx (125). - *Cœurderoy,* Jours d'exil, 3 vol., chaque (230). - *Darwin,* Origine des espèces (995). - *Dodel,* Moïse ou Darwin (100). - *Gilles P.,* La grande métamorphose (180). - *Grave J.,* Réformes - Révolution (230). - *Haeckel,* Histoire de la création (470). - *Lacaze-Duthiers,* Visages de ce temps (545). - *Lorulot A.,* Crime et société (330). - *Malon B.,* La morale sociale (230) ; Précis du socialisme (230). - *E. Reclus,* Evolution, révolution et idéal anarchique (230). - *Sergent A.,* Les anarchistes (580). - *Wagner Richard,* La Tétralogie, bible d'un anarchiste (300).

PACIFISME : *Alberny,* Les coupables (200). - *S. Bouillet,* Comment réaliser la paix? (300). - *Bouthoul,* 8.000 traités de paix (280). - *Capy M.,* Une voix de femme dans la mêlée — rare — (330). - *Le Crapouillot,* Histoire de la guerre 1939-45 en 5 fascicules illustrés, chaque (430). - *Ed. Cresson,* Au service de la paix (130). - *Ermenonville,* Juillet 1914 (100). - *Ferrero G.,* Le militarisme (200). - *Hobey* L., La guerre, c'est çà (170). - *Laisant* La barbarie moderne (230). - *Lorulot,* L'Eglise et la guerre (180). - *De Mongelas,* Un plaidoyer allemand (300). - *Patorni A.,* Le rire dans le cimetière (200). - *Pioch G.,* La Paix inconnue et dolente (120). - *Relgis E.,* L'Internationale pacifiste (125) ; Lettres sur le pacifisme scientifique (125). - *Rêves E.,* L'anatomie de la paix (230). - *Vignon,* La duperie des masques à gaz (125). - *Froger,* La faillite de la guerre (140).

QUESTION SUXUELLE: *E. Armand,* Le symbolisme sexuel (65) - *Bassac P.,* La Fécondation volontaire (650) - *Bodin Louise,* La Syphilis (80) - *J. Marestan,* L'éducation sexuelle (280) - *Rogeat,* Mœurs et Prostitution (330) - *Vigné d'Octon,* La vie et l'amour (245) - *Violet J.* La débauche mondiale — rare — (380).

RELIGIONS: *Bontemps Ch.-A.,* L'homme devant l'Eglise (230) - *Bossu J.,* L'Eglise et la sorcellerie (90) - ex-abbé *Claraz J.,* La Faillite des religions (230) - *Lorulot A.,* L'Eglise et l'amour (155) ; Pour ou contre l'Eglise (90) ; Pourquoi je suis athée (290) ; Paroles d'un incroyant (180) ; Morale de Croquemitaine (75) ; Sermons de l'abbé Rasibus (230) - *ex-abbé Turmel,* Les religions (180) ; La Bible expliquée (180) ; Dieu (75) - *Han Ryner,* L'Eglise devant ses juges (230) - *Le Foyer,* Le vrai Jésus (75) - *Abbé Gualdi,* Une courtisane au Vatican (230) — *Mac Cabe,* La papauté dans la politique cont. (270) ; Douze ans au monastère (330) - *Mag. Peyronnex;* J'ai été carmélite (280) - *J. Marestan,* L'impudicité religieuse (200) - *Abbé Rasibus,* Aventures d'un Auvergnat à Lourdes (230).

ŒUVRES DE SEBASTIEN FAURE

Mon Communisme (290) ; Propos subversifs (310) ; L'imposture religieuse (310) ; La véritable révolution sociale (230) ; L'Eglise a menti (90) ; Naissance et mort des dieux (90). Les six volumes ensemble fco recommandé, 1.200 fr.

ŒUVRES DE HAN RYNER

Voyages de Psychodore (230) ; La soutane et le veston (240) ; La sagesse qui rit (260) ; Le sphinx rouge (350) ; Face au public (240) ; Bouche d'or (240) ; Jeanne d'Arc et sa mère (330) ; Amant et tyran (240) ; Crépuscules (240) ; Dans le mortier (240) ; Songes perdus (240) ; Souvenirs sur Han Ryner par Hem Day (115).

L'abondance des matières nous oblige à reporter aux numéros ultérieurs quelques articles annoncés comme devant paraître dans celui-ci.

ATTENTION. — L'unique et sa propriété, de *Max Stirner* (375), peut être à nouveau fourni.

Communiqués Divers

Centre « L'Unique ». — Réunions le dernier lundi de chaque mois au café du Bel-Air (angle place Bienvenue-avenue du Maine — métro: Montparnasse), à 20 heures précises.

Amis de Sébastien Faure. — L'activité du groupe s'exerce depuis plusieurs années. But: faire connaître aux jeunes la grande figure de l'orateur libertaire, diffuser son œuvre écrit, répandre les idées qu'il a défendues. Tous renseignements à Pierre Lentente, 55, rue Pixérécourt, Paris-20e.

Amis de Han Ryner. — La société, qui a pour but de porter à la connaissance du public l'œuvre philosophique de Han Ryner et d'assurer la publication de manuscrits inédits, tient régulièrement ses réunions auxquelles vous êtes cordialement invité. Renseignements à Louis Simon, 3, allée du Château, Pavillons-sous-Bois (Seine).

La Vache enragée. — Chantons quand même. — Sous la direction du poète beauceron Maurice Hallé, la « Vache » a installé son étable dans le sous-sol de l'Acropole (porte d'Orléans). Les samedis en soirée de 21 h. à minuit et dimanches en matinée, de 17 h. à 20 h. 30, vous y trouverez une troupe de chansonniers qui vous feront passer un agréable moment. Au piano : le compositeur George Aubert.

Imprimerie spéciale de *Contre-Courant*
34, rue des Bergers, Paris-15e — *Le gérant:* HAINER.